

Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): [s.n.]

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 28

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



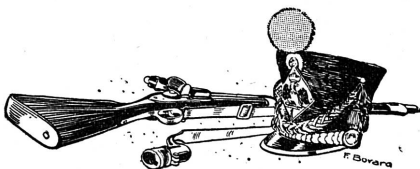
CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



AUX TIREURS VAUDOIS

Dédié à M. Codéray, syndic.

TOUS TIREURS.

Personne ici-bas qui ne tire...
Qui sa rente, qui son portrait,
Tel autre, qui souvent soupire,
Le diable, hélas ! par où l'on sait.

Le tailleur va tirant l'aiguille,
Le chirurgien tirant du sang ;
On tire aussi sur son Manille,
Et parfois l'oreille aux enfants.

On tire du vin dans sa cave,
On tire au renard quelquefois,
Et l'on tire, si l'on est brave,
D'embarras ceux que l'on y voit.

On tire le pied sur la route,
Et son épingle aussi du jeu,
Et les vers du nez — ça dégoûte —
Et l'échelle encor, quand on peut.

On parviendrait, à gens sensibles,
A tirer de vos yeux des pleurs...
Mais allez tirer à la cible
Car mon discours tire en longueur.

CIBLE POUR DAMES.

C'est l'usage devant la cible
Qu'on ferme un œil: on voit plus clair.
Mais qu'on veuille, autant que possible,
Et pour éviter quelque impair
En garder au moins un d'ouvert.

DEVISES.

Il est des gens qui, cassant les écuelles,
De leur maison font un affreux taudis.
Sobres et doux, respectons la vaisselle...
Mais fendre la broche est permis.

Quel embarras pour bien placer ses balles :
Plus rien n'est sûr, tout vous peut décevoir !
Au stand pourtant, sans autre martingale,
Allons tous placer dans le noir.

AU STAND.

Bienvenue à vous tous, conscrits et vétérans,
Vieux maître réputés et jouvenceaux imberbes
Qui rêvez de passes superbes !
Venez vous disputer ici les premiers rangs,
Mais pour faire un travail de sorte
Et pour conjurer tout ennui,
Oublions le Temps à la porte :
Il apporte toujours son pendule avec lui.

Nous prisons fort les délicats aromes
D'un fin Gruyère ou d'un gras Emmenthal,
Mais nous tremblons au seul penser des tomates
Mets qu'au tireur on sait être fatal.

Gédéon des Amburnex.



DOU « CONTEMPORAINS »

N sà prâo que noutrè Conseillers d'Etat ne passant pas totè l'âo dzornâ âo Tsâtî et que l'âo faut allâ decé delé dein lo canton. L'âo faut ître âo Comptoir de Lozena, fère on discou d'abbâyi, inauguré dâi z'écoulé, visitâ lè z'hépetau... et bâire quauque botolhie avoué lè z'amis, principalemeint âo momeint dâi vôtè... Tot cein sarâ prâo diè se cein n'arrevâvè pas trau soveint et mîmameint la demêindze. Adan, l'arrevè que cliâo pourro conseillers ne sant quasû jamé avoué l'âo fenne et lè z'infants. Sein comptâ que l'âo z'arrevè dé féré dâi reincontrè qu'amérant prâo su mî ne pas féré.

Acutadè cliâque que l'è arrevâve l'autr'hy à ion dè noutrè Conseillers d'Etat que visitâvè lo Schallwer dè Bochuz, avoué dâo trei dè sè collègues. Passâvant dein lè pâilo iè lè prêsounî fabriquant l'âo tsaussons et lè vouâtivant terî lo legnu... Tot per on coup, vouâtéc qu'on de cliâo compagnons se lâivè, teind la man à noutron Conseiller d'Etat et lâi fâ : « Eh ! salut ! Tè ne mè recognâi pas?... No sein contemporains ! »

L'étâi, ma fâi, veré ! Lo Conseiller d'Etat et lo compagnon dè Bochuz l'aviont biau et bin fraternisâ l'an passâ et banquetâ ensinmbliè, avoué 'na beinda dè joyeux compârsè dè tsi no !

Que faillâi-te fère ? Lo Conseiller d'Etat l'a serrâ la man dè son « contemporain » que ne s'atteindâi pas à retrâovâ ice, tandu que lè z'attro sè tegnant lè coûtè !

Cliâo contemporain, tot parâi ! Sami.

LA CHIQUE

MOI, je n'ai jamais pu comprendre ces gaillards qu'il faut toujours qu'ils vous aient par la bouche une pipe, un grandson, des fois même une cigarette ; avec toute leur fumerie, ils ne font pas autre chose qu'empoisonner l'air du bon Dieu.

La chique, à la bonne heure ! Ça n'incommodé pas le monde. C'est une distraction pour la bonne société. C'est vrai qu'il faut cracher, des moments qu'il y a, et avec toutes leurs nouvelles idées, ils voudraient nous en empêcher. Ils disent bien que c'est par rapport aux microbes, que c'est donc des bêtions qui ravagent les hommes, et que ça se ramasse... enfin, oui, quelque chose dans les genres du phylloxéra. Mais avec une bonne chique, il n'y a pas à craindre ; ça nettoie la vermine et ça vous tient la bouche propre.

Et puis, la chique, c'est pratique. On n'a pas tout le temps besoin de frotter des motzettes, tant qu'à brûler un demi-stère de bois pour fumer une pipe. Rien du tout : une bonne pincée de Burrus sur la langue, vous n'avez plus qu'à mâchouiller.

Et quand on est sur le service, et que les chefs vous ont commandé : « Garde à vous ! » il faut voir tous ces pauvres corps se fricasser les doigts en serrant leur cigare sur la couture du pantalon, mêmement qu'on voit la fumée leur sortir des

nilles. Nous, ni vu, ni connu : on roule tranquillement sa chique, personne ne vous veut venir regarder dans la bouche.

Avec ça que pour fumer, ça coûte. On a beau tirer doucement, un grandson, c'est vite loin et la monnaie avec. Mais la chique, ça peut vous durer tant qu'on veut, ça peut même vous resserrer. Dans des endroits retardés qu'il y a, on dit qu'ils se la passent d'un camarade à l'autre. Il ne faut rien être pouinet pour ça ; moi, je ne voudrais pas. Mais alors de soi, n'est-ce pas, on ne se dégoûte pas. En allant manger la soupe, j'ai eu souvent mis sécher ma chique au bout d'un échalas, que je la retrouvais le tantôt presque neuve.

Pourtant, il y en a des fois qui exagèrent. En voici une qu'on m'a dite du domestique des Pâquis, le domaine à l'ancien greffier de la commune. Leur bâtiment a donc brûlé... mais vous êtes trop jeunes pour vous en souvenir. On n'a seulement jamais su si c'était un feu mis ou bien un accident ; enfin, ça n'est pas la question. Tous jours est-il que, de chez le greffier, ils étaient tous aux foins et que quand ils sont rarrivés, les flammes giclaient de partout. Justement le syndic s'amenait aussi en traçant, et tout de suite il se met à dire :

— Mon pauvre Constant, rien à faire. Il faut que tout y passe !

— Eh ! tais-toi ! que fait le greffier. Et moi qui avais dans la chambre tous les papiers pour cette affaire de montagnes... A présent, la commune veut perdre son procès.

Il n'avait pas seulement fini que voilà que le domestique — un certain Dizerens de par le Jorat — se lance contre le bâtiment et te saute dans la maison par une fenêtre enfoncée. Oh ! ma fi ! tout le monde a bien cru qu'il y resterait, surtout qu'on voyait la charpente qui brélançait déjà et que le bord du toit semblait à tout moment vouloir faire la botecule. Ça n'a pourtant pas été long avant que mon gaillard ressorte, mais il paraît qu'il faisait dinstrement chaud et qu'il n'avait pas pu aller, jusqu'à la chambre : en tout cas, il ne rapportait rien.

Quand même, le syndic s'est dit : « Il a toujours eu l'intention, ça vaut un remerciement. » Si bien qu'après l'affaire, quand il a emmené chez lui le greffier et sa femme, il a crié à mon Dizerens :

— Il te faut venir avec nous. Tu as bien fané un verre.

Et qu'il te lui a servi des bons morceaux et le bouché, et lui a dit finalement :

— Respect pour toi, Dizerens ! C'est quand même beau de ta part, toi qui n'es pas de la commune, de t'être exposé pour nos papiers.

Là-dessus, voilà le domestique qui ouvre des grands yeux :

— Des papiers, des papiers ! C'était pas du papier, c'était du Griessbaque !

— Euh ! mon pauvre corps, la chaleur t'a tourné les esprits. Tu ne sais plus ce que tu nous racontes.

— Faites-voir excuse, Monsieur le Syndic, que répond Dizerens. Je ne sais rien de vos papiers, mais, sauf respect qu'on vous doit, j'avais laissé ma chique au carreau de la cheminée et je suis allé la quêrir.

Le syndic en a bien tant ri qu'il n'a pas eu idée de regretter son bouché.